

ACADÉMIQUEMENT CORRECT

sous la direction de
Alain Bonnafous et Laurence Roulleau-Berger

Presses universitaires de Lyon

ALAIN BONNAFOUS
INTRODUCTION
L'ACADÉMIQUE ET LE SCIENTIFIQUE :
PACTE OU DILEMME ?

Ce livre est le fruit d'initiatives bien naturelles et pourtant bien naïves. Rien n'était plus naturel en effet que cette rencontre entre des disciplines qui, certes, se fréquentent peu, mais étaient pratiquées dans un même lieu, une même « maison ». Le moins qui puisse arriver dans une maison des sciences de l'homme c'est, qu'en effet, des chercheurs qui s'y croisent quotidiennement bavardent sur leurs recherches et découvrent que ce que fait l'autre est bien étrange et, par conséquent, bien intéressant ; qu'il y a bien des manières de découper « le réel » et bien des manières de l'explorer ; qu'il y a donc quelques raisons de mieux connaître les manières des autres.

Quoi de plus naturel, par conséquent, que ces rencontres entre disciplines, mais aussi quoi de plus naïf ? On peut rencontrer des scientifiques qui ont relevé avec succès le défi de la pluridisciplinarité parce qu'ils ne savaient pas que c'était impossible. Dans notre cas, nous avons tenté de le relever en le sachant bien.

Au moment où nous mettions la dernière main à cet ouvrage se fêtaient les vingt ans de l'Institut des Sciences de l'Homme, et il se trouve que ce lieu avait déjà connu des initiatives comparables. Il y avait là, dès l'origine, des équipes relevant de presque toutes les disciplines des sciences humaines, à commencer par une douzaine d'unités associées au CNRS. Quelques chercheurs avaient ainsi décidé, dans les années 90, de s'engager dans un séminaire

L'ACADÉMIQUE & LE SCIENTIFIQUE

pluridisciplinaire sur l'entreprise. Les participants ne l'ont certes pas regretté et ont tous convenu que cela avait considérablement enrichi leur vision des choses. Pour autant, le fruit de ce travail n'a pas été une connaissance nouvelle, ou simplement renouvelée, de tel ou tel objet relevant de l'univers de l'entreprise.

Le fruit de cette réflexion a principalement été le repérage d'un écueil qui était bien prévisible : l'usage des mots était propre à chaque champ disciplinaire et parfois au sein même d'une discipline, propre à chaque interprétation doctrinale. Le mot « travail », par exemple, qui désigne une spécialité du droit pour le juriste, un facteur de production pour l'économiste, le cœur de l'organisation de la production pour le sociologue ou encore l'objet d'une problématique centrale pour l'historien, ne peut évidemment pas être utilisé sans de bien lourdes précautions dans une analyse rationnelle qui leur serait commune.

Dès lors que chacun pense le mot « travail », il devient concept. Mais chacun construit son concept, d'autant plus précis et rigoureux qu'il est serti dans un bloc théorique, évidemment propre à chaque discipline. Les blocs théoriques peuvent, certes, être confrontés, mais les objets qu'ils explorent, ceux-là mêmes qui sont désignés par les mêmes mots, ont des contenus bien souvent trop différents pour s'enrichir les uns les autres.

Nous savions tout cela. Nous savions qu'il y avait quelque chose de très naïf à vouloir faire un séminaire pluridisciplinaire et nous avons, de surcroît, aggravé notre cas en nous engageant non point sur un objet en apparence précis qui à l'instar de l'entreprise aurait pu être par exemple la ville, la gouvernance ou la globalisation, mais sur la question la plus large qui se puisse imaginer, celle de la production de connaissances.

En pratique, ce choix s'est révélé plus raisonnable que celui de nos prédécesseurs avec leurs réflexions sur l'entreprise. Car nous parlions la même langue, au sens où la plupart des mots que nous pouvions utiliser désignaient la même chose ; car, en somme, nous parlions du métier qui nous était commun.

Certes, ce métier peut convoquer des termes qui désignent des choses différentes selon les disciplines, ainsi que l'une des premières séances l'a montré avec le structuralisme de la littérature et celui de l'économie. Cependant, les pratiques de recherche en elles-mêmes se sont révélées abordables avec les mêmes mots.

L'idée de « découpage du réel », par exemple, s'est avérée propice au repérage de parentés et de différences entre disciplines : nécessité pour toutes les disciplines de ne pas considérer l'état des choses dans sa totalité, mais avec des modalités de délimitation des objets forcément bien éloignées selon qu'il s'agisse d'objets de la sociologie, de l'anthropologie ou de la littérature.

Il ne s'agissait cependant pas d'écrire une philosophie des sciences au prétexte que les sciences humaines et les sciences sociales étaient largement représentées dans ce séminaire. Il s'agissait plus simplement de mettre l'accent sur quelques aspects qui méritaient d'être approfondis dans ces exercices de « science-friction », selon l'expression qu'a employée un jour Jean-Paul Filiod. L'un de ces exercices s'est peu à peu imposé, qui constitue la question vive de ce livre et qui tourne autour de cette idée de « l'académiquement correct ».

Bien entendu, le terme même fait deviner la problématique qu'il désigne : à un certain moment et dans un certain morceau de la communauté scientifique, il peut être académiquement correct de privilégier tel ou tel type de

L'ACADÉMIQUE & LE SCIENTIFIQUE

recherche ou de se soumettre à telle ou telle mode méthodologique. Il peut être scientifiquement correct de ne pas le faire, et réciproquement.

Cinq contributions, issues de séances de séminaire, nous en fournissent l'illustration avec un large spectre de sciences humaines et sociales. Le sociologue Jean-Michel Berthelot, qui est intervenu très tôt dans notre exercice et qui a pu reprendre son texte avant d'être touché par la maladie qui devait l'emporter, a fait émerger à sa manière les ambiguïtés du pacte entre l'académique et le scientifique. L'anthropologue François Laplantine, à travers son thème du méliassage, explique comment l'épistémologie de la séparation favorise l'inertie académique. Le linguiste Sylvain Auroux reconstitue une histoire brève de sa discipline en proposant une lecture bien instructive de ce qu'a pu y représenter l'académiquement correct. La politologue et sociologue bulgare Anna Krasteva montre comment cette notion peut être différemment construite selon que l'on se trouve à l'Est ou à l'Ouest. L'économiste Bernard Walliser restitue les mises en cause récentes des théories qui, en somme, organisent le monde académique de ce que l'on appelle les sciences économiques.

Nous avons ainsi à disposition, dans nos disciplines, de belles illustrations du dilemme qui nous occupe, mais il nous a semblé utile de nous rassurer en allant voir du côté des sciences mieux établies. C'est ainsi que nous avons invité à comparaître des chercheurs de sciences réputées plus « dures » que les nôtres et dont nous connaissions les préoccupations épistémologiques. Certes, nous n'avons pas pu accueillir toutes les disciplines, mais l'astrophysique, la génétique et la physique, ce n'est déjà pas rien.

Pour mieux recevoir ces messages venus d'ailleurs, il nous est apparu que la meilleure manière de les apprécier

pouvait être de les exprimer (au sens où l'on exprime un citron) dans un dialogue. C'est ainsi que l'astrophysicien Daniel Kunth et l'anthropologue Jean-Paul Filiod ont pu mieux souligner, par la complicité que révèle leur expérience, le rôle du regard du chercheur dans la constitution de son objet ; que le biologiste Pierre Sonigo et la démographe et sociologue Laurence Tain ont pu mieux identifier les obstacles épistémologiques que constituaient les paradigmes dominants à un moment de l'histoire de leurs disciplines ; que le physicien Pablo Jensen et la sociologue Laurence Roulleau-Berger ont pu mieux repérer cette tradition académique de leur discipline qu'est la fascination pour une théorie du Tout. Bien que ceci n'ait pas impliqué une science dite dure, c'est aussi par un dialogue que sont évoqués les tourments du « démon de la théorie » par Michèle Clément dans la littérature et par Alain Bonnafous dans l'économie.

Entre la distance disciplinaire et la proximité des difficultés de la découverte, telles que les expriment ces praticiens, c'est clairement la seconde qui nous semble l'emporter. Peut-être parce que le grand point commun dans cette diversité des savoirs tient à ce que l'on peut être scientifiquement coupable à trop vouloir rester académiquement correct.